

DEUXIÈME PARTIE

LES ASPECTS SOCIAUX
DU CATHOLICISME

I

LE PHÉNOMÈNE DE LA COMMUNION DES
SAINTS DEVANT LA PENSÉE CONTEM-
PORAINE

Dans le dogme catholique, chaque époque aperçoit certains côtés qui la séduisent, certains aspects qui l'attachent plus spécialement. Partout préoccupés, même au théâtre, de la lutte de l'esprit contre la chair, du devoir contre la passion, les hommes du xvii^e siècle se complaisaient à retourner sous toutes leurs faces, à pénétrer avec un intime respect, les deux notions de la chute originelle et de la rédemption; fortement attachés à leur salut individuel, et les yeux volontiers tournés vers l'intérieur de leur âme, ils demandaient à la doctrine catholique de leur expliquer cette âme et de leur en faire comprendre tout ensemble la noblesse et les vilenies; étrangers, enfin, à la conception d'une morale indépendante, ils attendaient de l'Eglise les maximes du bien vivre, postulat nécessaire pour bien mourir : c'est par son côté moral, réaction contre le libertinage, que la religion les captivait. Châteaubriand, au début de notre siècle, guida les âmes vers un observatoire nouveau; dans le christianisme, elles cherchèrent et trouvèrent la source du beau, toutes prêtes à conclure, par une

artistique induction, de la beauté des effets à la vérité de la doctrine : l'esthétique a ses raisons que la raison ne connaît point ; et l'Eglise conduisit la réaction contre l'inféconde sécheresse du XVIII^e siècle, où s'étaient tariées, au double contact de l'analyse et de l'ironie, les spontanéités créatrices de l'art. A l'heure présente, ce qui séduit au catholicisme un certain nombre d'esprits, ce n'en est pas tant la vertu morale ou l'aspect poétique que le côté social.

C'est surtout en étudiant de près les prières, le dogme, et en observant comment ces prières et comment ce dogme traduisent la solidarité surnaturelle des hommes entre eux, que certains penseurs contemporains ont admiré, dans le christianisme, la religion par excellence de la fraternité. Sur l'ordre formel de Jésus-Christ, le chrétien dit à Dieu : « Notre Père », et non pas : « Mon père » ! Dans son beau livre : *Le témoignage du Christ et l'unité du monde chrétien* (1), M. Ernest Naville met fort bien en relief le caractère altruiste de ce *Pater Noster* que Dieu lui-même a enseigné aux hommes : « La pensée du Père céleste, écrit-il, est inséparable de celle de ses enfants. Dans le monde chrétien, l'adoration ne doit monter au ciel que pour redescendre en bienfaits qui se répandent sur la terre. » Même isolé du reste de ses semblables, le chrétien, lorsqu'il se place en présence de Dieu, sort de son isolement ; avant de s'élever, son âme se dilate ;

(1) Paris, Fischbacher.

ses yeux doivent, en leur orbite, ramasser le prochain avant de se fixer vers le ciel ; à la barre du Dieu dont il pressent la justice et dont il attend la bonté, il traduit, en même temps que lui-même, cette invisible escorte, les hommes ses frères ; par une de ces fictions que l'amour est ingénieux à créer, il se les associe tous, connus et inconnus, et ceux qui ne prient pas aussi bien que ceux qui prient ; son oraison privée prend la forme d'une oraison collective ; c'est en tant que membre de l'humanité qu'il s'adresse à Dieu ; et dans cet appel à la paternité divine, sa fraternité envers les autres hommes est impliquée. Arrière donc le dévot individualiste pour qui toute la religion consiste à négocier avec Dieu les affaires personnelles de son salut : il sait, à coup sûr, le *Pater Noster*, mais il n'en a point, à proprement parler, la science, fille de l'amour.

Pour voir de plus près quelle place intime, inexpugnable, occupe l'idée de fraternité dans la texture du dogme catholique, comment l'Eglise y soumet, non pas seulement les sociétés humaines, mais la société surnaturelle, comment elle en fait la charte du royaume de Dieu en même temps que des royaumes de ce monde, et comment enfin elle la prépose aux rapports des hommes entre eux dans l'au-delà, non moins qu'ici-bas, il faut porter notre attention sur le dogme de la communion des saints. Dans tout l'édifice catholique, il n'est peut-être aucun fragment qui soit mieux compris et plus admiré par quelques-uns de nos contemporains ; cette sorte de mysticisme socia-

lisé, si l'on peut ainsi dire, qui est au fond de ce dogme, les tourmente et les attire.

« Dans le catholicisme, écrivait naguère M. Brunetière, à quelque monstrueux abus que la doctrine des indulgences et des œuvres ait pu donner lieu quelquefois, il suffit de la ramener à son premier principe pour en apercevoir clairement la fécondité sociale. Les mérites des uns « s'appliquent » au salut des autres. La carmélite aux pieds nus qui pleure dans son cloître sur les péchés du mondain les efface. Le moine qui s'en va mendiant sur les routes rachète la femme adultère au prix des humiliations qu'il essuie. Il s'établit ainsi, dans la société catholique idéale, une circulation de perpétuelle charité. Les vivants y prient pour les morts, les morts y intercèdent pour les vivants. Une justice plus clémente, un Dieu plus tendre à la faiblesse humaine, y accorde aux élus la grâce des réprouvés. Et du centre à la circonférence de ce cercle infini, où l'humanité se trouve enveloppée tout entière, il n'est personne en qui ne retentissent, pour le désoler, les péchés, mais aussitôt, et pour le consoler, les mérites aussi des autres (1). »

Et l'on ne pouvait définir avec plus de précision, réchauffée par une plus communicative éloquence, les harmonies de la communion des saints. Encore qu'il soit parfois dangereux de détailler, en des coups d'œil rétrospectifs sur

(1) BRUNETIÈRE, *La science et la religion*, p. 81-82 (Paris Didot).

l'histoire, les récompenses ou les châtements qu'a voulu la Providence et les considérants de ses mystérieux arrêts, un personnage du dernier roman de M. Huysmans : *En route*, explique, avec une dignité sereine, comment les fléaux suspendus sur la terre et mérités par elle sont conjurés ou précipités selon la conduite qu'observent les moniales, les moines et autres gens de bien.

« Le monde, dit cet abbé de la Trappe, ne conçoit même pas que les austérités des abbayes puissent lui profiter. La doctrine de la suppléance mystique lui échappe complètement. Il ne peut se figurer que la substitution de l'innocent au coupable, alors qu'il s'agit de subir une peine méritée, est nécessaire. Il ne s'explique pas davantage qu'en voulant pâtir pour les autres, les moines détournent les colères du ciel et établissent une solidarité dans le bien qui fait contre-poids à la fédération du mal. Et Dieu sait pourtant de quels cataclysmes ce monde inconscient serait menacé si, par suite d'une disparition soudaine de tous les cloîtres, cet équilibre qui le sauve était rompu. » Et plus loin, faisant allusion à la catastrophe révolutionnaire, l'abbé de la Trappe ajoute : « Ce sont les monastères, hélas ! qui, par le relâchement de leurs mœurs, ont fait pencher la balance et attiré sur ce pays la foudre. La Terreur n'a été qu'une conséquence de leur impiété. Dieu, que rien ne retenait plus, a laissé faire (1). »

(1) HUYSMANS, *En route*, p. 440-441 (Paris, Tresse).

Le dogme catholique, en effet, nous fait entrevoir une véritable organisation de la solidarité surnaturelle; en quelque mesure, il nous en fait pénétrer les lois; il nous initie à l'économie de la vie des âmes, ici-bas et ailleurs, et à cette répercussion qu'elles exercent les unes sur les autres; il permet à chacun de nous, par ses mérites, par ses prières, de prendre, dans cette économie même, une place appréciable, et de contraindre Dieu à tenir quelque compte de l'obscurité personnelle que nous sommes, dans les jugements et les arrêts qu'il suspend sur l'humanité. Dix justes inconnus des hommes, mais connus de Dieu, auraient pu sauver Sodome et Gomorrhe: c'est l'Écriture qui l'atteste. Et nombreux aujourd'hui sont ceux qui savent gré au catholicisme d'avoir ainsi tissé sa dogmatique, qu'il réserve un rôle souverainement efficace aux dizaines de justes qui sauvent des milliers d'hommes.

« Vous avez ri mille fois, écrit Joseph de Maistre, de la sotte balance qu'Homère a mise dans les mains de son Jupiter, apparemment pour le rendre ridicule. Le christianisme nous montre une bien autre balance. D'un côté, tous les crimes, de l'autre, toutes les satisfactions: de ce côté, les bonnes œuvres de tous les hommes, le sang des martyrs, les sacrifices et les larmes de l'innocence, s'accumulent sans relâche pour faire équilibre au mal, qui, depuis l'origine des choses, verse dans l'autre bassin ses flots empoisonnés... » (1).

(1) JOSEPH DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*, dixième entretien.

Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous assistons à un retour de l'opinion; la réversibilité des mérites, l'application imprévue des indulgences, parurent longtemps choquantes; la complaisance avec laquelle le Dieu des catholiques admettait certains rachats faisait l'effet d'un illogisme: on préférerait le Dieu de Luther, jugeant les individus un à un, d'après la mesure de leur foi individuelle, dialoguant avec chaque pécheur pris à part, lui pardonnant ou le confondant, et parfaitement sourd, durant ces suprêmes colloques, aux prières et aux influences de toute autre créature. Mais ce sont, aujourd'hui, les protestants eux-mêmes qui semblent regretter, ou qui du moins cherchent à remplacer le vieux dogme catholique de la communion des saints. Dans un livre fortement et généreusement conçu de M. le pasteur Recolin: *Solidaires* (1), lisez à cet égard le dernier chapitre, qui s'intitule: *Le Salut universel*; vous y sentirez, tout à la fois, combien l'auteur serait désireux de conclure à un rachat réciproque des âmes, et combien il est embarrassé pour édifier cette imagination dogmatique sans revenir aux conceptions de l'Église romaine. Le protestantisme voudrait — mais il est trop tard — ressaisir et restaurer ce jeu de la miséricorde divine, par l'effet duquel ceux qui ont beaucoup escomptent, vis-à-vis de Dieu, les dettes de ceux qui ont peu. S'agit-il de richesses terrestres, le superflu des uns confisque trop souvent le néces-

(1) Paris, Fischbacher.

saire des autres, et ceux-ci pâtissent. Mais lorsqu'il s'agit de richesses surnaturelles, le superflu des uns — ou, plus exactement, ce que Dieu, dans sa bonté, veut bien considérer comme superflu — représente et remplace ce nécessaire que les autres ont gaspillé ; et ceux-ci profitent, ceux-ci jouissent. C'est parce qu'il y a eu des ouvriers de la première heure, que ceux de la onzième, malgré la brièveté de leur labeur, peuvent être congrûment rémunérés.

Au surplus, grâce au dogme de la communion des saints, grâce au collectivisme surnaturel qui en est le résultat, un catholique, — quelques entraves qu'il rencontre, douleurs, maladies, persécutions, paralysies de tout genre, — n'a jamais le droit de se croire et de se dire inutile. Ne semble-t-il pas, même, que ce dogme consolateur apporte à l'énigme de la douleur un commencement de solution ? Car enfin, des malheurs dont il est frappé, l'homme ne prévoit point le cours, encore moins peut-il le régir ; mais il en peut, en quelque sorte, fixer la destination. Comme cause efficiente de ces coups du sort, il doit reconnaître Dieu ; mais par la façon dont il les accepte, ils prennent une certaine vertu, ils engendrent un mérite ; et quant à l'application de cette vertu, quant à l'emploi de ce mérite, il dépend de l'homme de les indiquer à Dieu, c'est-à-dire, en définitive, d'assigner lui-même à sa souffrance, dont vainement il cherche le pourquoi, une sorte de cause finale, qui sera, par exemple, le salut d'un être aimé. Ce patient n'est point passif ; sa

douleur même lui peut devenir une source de grâces, et il sera l'actif dispensateur de ces grâces ; victime, le voilà qui devient agent ; paralysé, anéanti, il se transforme en un moteur dans l'ordre surnaturel ; son impuissance, héroïquement acceptée, lui devient une cause de puissance ; il peut dire, comme saint Paul : *Quum infirmor tunc potens sum* ; et n'est-il pas, somme toute, un Christ à sa façon, puisqu'il peut tirer de ses tourments mêmes, quelques germes de rédemption, et les intercaler dans l'histoire de l'un de ses semblables ? Chacun de nous a dans sa vie des pages qu'il ne connaît pas, et qui sont écrites par les mérites des autres.

Il est une liberté que le persécuteur, si omnipotent soit-il, n'enlèvera jamais à ses victimes : c'est celle de prier pour son salut et d'expié, en quelque façon, par l'affectation qu'elles font de leurs souffrances, la faute qu'il commet en les leur infligeant. Il suffisait au stoïcien, docteur et spécimen d'individualisme, d'opposer à ses bourreaux l'imprenable citadelle de sa liberté intérieure, sûre d'elle-même, pleine d'elle-même aussi ; mais aux heures mêmes où le chrétien paraît le plus annihilé, il peut, surnaturellement parlant, exercer une action sociale ; et plus heureuse que le stoïcien à qui ses bourreaux ne pouvaient disputer l'âpre joie de souffrir et d'en être fier, l'âme chrétienne, en leur présence, à leur rencontre, conserve intacte la généreuse joie d'agir — parfois à leur profit.

Qu'il soit nécessaire d'être chrétien pour avoir

l'assidue volonté de servir ses semblables, ce serait témérité de l'affirmer ; on oublierait ainsi cette multitude de chrétiens inconscients qui pratiquent la loi d'amour du Christ sans reconnaître un Dieu dans la personne du législateur. Mais pour découvrir en nous, parmi les circonstances mêmes qui sembleraient nous condamner à l'inaction, les moyens et la puissance de servir nos semblables jusqu'au dernier souffle, il est nécessaire — et cela suffit d'ailleurs — d'être catholique et de connaître les mystiques ressources que chaque membre de l'Eglise est appelé à exploiter, et ont la société chrétienne tout entière est appelée à profiter (1).

(1) On peut lire, sur le même sujet, la très belle vie de sainte Lydwine que vient de publier M. Huysmans, et, dans notre volume : *Autour du catholicisme social, seconde série*, le chapitre intitulé : « La guérison par le dogme. »

II

LE DEVOIR DE L'APOSTOLAT : LE LIVRE
DE L'APOTRE DE M^{me} DE LA GIREN-
NERIE .

Le livre de l'Apôtre (1) : voilà un titre qui, dans certaines sphères, provoquera des suspensions effrayées. Assez élégant en son format pour être admis sans honte au boudoir, on trouvera peut-être qu'il n'y saurait entrer sans péril ; car il n'est point un de ces livres édifiants qui aident à s'endormir ; et si vous l'avez à votre chevet, c'est l'action chrétienne qu'il vous prêchera. D'affronter les maussaderies et les duretés inséparables de beaucoup de réveils, c'est là, pour ce petit volume, une ingrate et vaillante mission. Mais vous savez par ouï-dire, peut-être même par expérience, que la sonnerie successive des heures, dans la journée d'un grand nombre de chrétiens, scande les étapes d'un perpétuel ennui ; et *le livre de l'Apôtre*, en proposant une plus mâle conception de l'existence, en enseignant les raisons et les moyens d'utiliser une vie chrétienne, aspire à la reconnaissante intimité des

(1) *Le livre de l'Apôtre*, fragments, recueillis par Marie-Thérèse DE LA GIRENNERIE, avec lettres de son Eminence le cardinal Ferrata et de S. G. Mgr Denéchau, et lettre-préface de S. G. Mgr Bonnefoy. Paris, Lecoffre, 1896.